

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 131—Samedi, 6 novembre 1886
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. **5** CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



MARIE-CHRISTINE, REINE RÉGENTE D'ESPAGNE

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 6 novembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Du Niger au Soudan Central, par Adolphe Burdo.—Nos gravures.—Poésie : A la mémoire de mon père, par J.-B. Caouette.—Théâtres et amusements.—La mode pratique.—Choses et autres.—Rébus.—Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES : La reine Marie-Christine, reine régente d'Espagne.—Inauguration de la statue de la Liberté éclairant le Monde, à New-York.—Voyage dans l'Afrique équatoriale.—Rébus.—Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Pri ^{me} ..	\$50
2 ^{me} ..	25
3 ^{me} ..	15
4 ^{me} ..	10
5 ^{me} ..	5
6 ^{me} ..	4
7 ^{me} ..	3
8 ^{me} ..	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES . . . \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 20 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

PRIMES MENSUELLES

TRENTIÈME TIRAGE

Le trentième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros d'OCTOBRE), aura lieu lundi, le 8 novembre, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Si vous le voulez bien, nous allons être sérieux, très sérieux, aujourd'hui.

Je vais vous mener dans un monde où tout est silence, où les femmes elles-mêmes ne parlent, dit-on.

Cependant, si j'emploie ce mot, *dit-on*, c'est simplement pour ne pas trop contrarier tout d'abord vos idées, car, en vérité, on parle dans ce monde, on y parle même beaucoup.

Je veux vous dire quelques mots des sourds-muets.

Je ne dispose pas de l'espace nécessaire pour vous faire l'historique de l'institution de ceux qui n'entendant pas et sont sensés ne pas parler.

Cela demanderait tout un volume et comme le cadre de mes causeries est très restreint, je n'ai qu'une prétention, c'est celle de vous initier à quelques faits réels que vous ignorez, sans doute, et vous donner l'envie de vous renseigner par vous mêmes si vous aimez à aller plus loin.

Je vous dirai plus tard, à la fin, pourquoi je vous parle des sourds-muets.

Quand vous voyez passer les pensionnaires des institutions des sourds-muets, un immense sentiment de pitié vous prend au cœur et vous plaignez ces malheureux qui ne peuvent ni entendre, ni parler, ni jouir, comme vous, de ces mille avantages que vous ne semblez pas apprécier.

Réfléchissons un instant et voyons ce que l'on fait pour eux.

. Si le sourd-muet ne parle pas, ce n'est ni parce que la conformation de son larynx, ni parce que la forme de sa langue s'y opposent.

Il est constitué exactement comme les entendants parlants sous ce rapport.

La seule cause de son mutisme est sa surdité. On est muet parce qu'on est sourd.

L'enfant bégaie et parle parce qu'il entend parler autour de lui, il imite et répète. Le sourd n'entendant rien ne cherche pas à parler. Pour tout le reste il est semblable aux autres et cherche à les imiter.

C'est ainsi qu'on arrivera facilement par signes à lui apprendre à lire, à écrire, à dessiner, à manier des outils etc., etc.

Tant que l'instruction des sourds-muets n'a pas été plus loin, ceux-ci ont toujours compris l'état d'infériorité dans lequel ils vivaient et vous ne pouvez vous imaginer le plaisir qu'ils éprouvent à parler, à parler de vive voix comme vous et moi et quel dédain ils manifestent pour l'usage des signes, quand ils ont appris à articuler, à prononcer et à converser.

Mais je dois mettre un peu d'ordre dans tout cela.

Ce n'est pas cependant sans éprouver un peu d'embarras que j'entre dans les détails, car toute cette science, nouvelle pour moi, m'a plongé dans un tel enthousiasme que je ne sais vraiment comment m'y prendre pour vous bien faire saisir l'enchaînement des circonstances et des méthodes d'enseignement qui ont permis d'arriver à ce résultat merveilleux de faire parler les sourds-muets, et de les faire entendre, ou plutôt sentir les paroles.

Je m'aide beaucoup cependant d'une brochure publiée sur ce sujet par M. Théophile Denis, chef de bureau au ministère de l'Intérieur à Paris, et frère de M. Léopold Denis, ex-directeur de culture de la sucrerie de Berthier.

. Cette science est-elle nouvelle ?

Oui et non. Oui, en ce sens qu'elle n'a été appliquée que de nos jours d'une manière sérieuse ; non, parce que l'histoire nous prouve que l'on a fait autrefois des efforts couronnés de succès pour arriver à ce but.

Les anciens, et entre autres, Hippocrate et Aristote, qui se sont occupés de ce sujet, niaient la possibilité de faire parler les muets.

Plus tard, beaucoup plus tard, au moyen-âge, nous voyons qu'en 665, saint Jean de Beverley, archevêque d'York, apprit à parler à un sourd-muet.

Au seizième siècle, un bénédictin espagnol, dom Pédro Ponce de Léon enseigne la parole à plusieurs muets.

Pendant le siècle suivant et le dix-huitième siècle on s'occupa beaucoup de cette question, et parmi ceux qui arrivèrent à des résultats réels je citerai : Jean Paul Bonet, qui publia un traité d'articulation ; le chevalier Kenelm Digby ; le professeur Wallis, de l'Université d'Oxford ; J. Rodrigue Pereire ; Samuel Henrick, et le plus grand de tous, l'illustre abbé de l'Epée.

Voici en effet ce que dit le célèbre bienfaiteur des sourds-muets : "Le monde n'apprendra jamais à faire courir la poste à ses doigts et à ses yeux pour avoir le plaisir de converser avec les sourds-muets. L'unique moyen de les rendre totalement à la société est de leur apprendre à entendre des yeux et à s'expliquer de vive voix. Nous y réussissons en grande partie avec les nôtres... Il n'est rien, absolument rien qu'ils ne puissent écrire sous la dictée de vive voix et sans leur faire aucun signe. Ils l'entendent donc."

Que si on s'étonne de voir que le savant abbé n'a pas généralisé sa méthode, je ferai observer qu'il était seul, le seul instituteur des sourds-muets à Paris, et que les élèves étaient bien nombreux !

Depuis, les essais ont continué, le succès a répondu aux efforts des hommes dévoués qui ont consacré leur vie à cette noble tâche, et ce succès a toujours suivi une marche progressive.

Les résultats ont même été tellement merveilleux, que la méthode d'articulation fut introduite à l'école de Bordeaux, à l'exclusion de toute autre, par décision du ministre de l'intérieur, en 1879.

. Mais, direz-vous, comme je l'ai dit moi-même, par quels prodiges d'efforts, de patience et de dévouement, peut-on à apprendre à parler à ces déshérités de la nature ?

Quelques mots suffiront pour vous convaincre qu'on peut y arriver d'une manière certaine, absolue, indéniable, c'est que cette tâche, impossible pour d'autres, est confiée à des religieux et à des religieuses.

Qui nous a appris à parler, à nous, entendants parlants, c'est notre mère, n'est-ce pas ? Eh bien ! ce qu'il faut aux sourds-muets pour apprendre à parler aussi, c'est une mère, et dans le cas qui nous occupe, chaque religieuse le devient.

"La plupart de ces malheureux, dit M. Maxime du Camp, arrivent à l'institution dans un état de santé fort compromis ; ils sont nés dans de mauvaises conditions sociales, sortant de familles ordinairement très pauvres ; ils ont pâti dès l'enfance, ils sont anémiques, scrofuleux, rhumatisants, malsains."

Il faut donc leur rendre la santé, la force, la vie, tout en suivant la méthode rationnelle pour leur enseigner à parler.

. La méthode préparatoire comprend :

1^o. Une gymnastique scolaire destinée à retenir l'attention de l'œil et l'application de l'enfant, pour faciliter l'imitation à certain mouvements progressifs.

2^o. Des exercices d'inspiration et d'expiration, pour rétablir chez l'enfant le jeu libre des poumons et régler sa respiration ; il souffle des bougies à des distances graduées, il fait des bulles de savon, il gonfle des ballons en caoutchouc, etc., etc.

3^o. La lecture sur les lèvres de quelques lettres de l'alphabet, puis de mots courts se rapportant aux choses les plus connues et qu'on lui fait indiquer, quand on en a prononcé le nom. "Ceci, dit l'abbé Tarra, n'est d'ailleurs qu'un exercice d'adresse modelé sur les exercices à venir, un jeu stratégique ayant pour but, de disposer l'élève à comprendre que ces mouvements des lèvres qu'il aura plus tard, non pas seulement à discerner, mais à reproduire, sont destinés à la formation de la parole."

Puis vient la gymnastique vocale.

Si l'enfant est entièrement sourd (cas assez rare, car il a généralement un reste d'ouïe), on fait intervenir le sens du toucher, en appliquant la main de l'élève sur votre gorge et votre poitrine, où se font sentir les vibrations des cordes vocales. Alors, en même temps qu'il imite la position des lèvres, il imite aussi l'effort que produit le son.

Il écoute donc avec la main, il sent le son.

L'enseignement suit son cours, l'élève apprend à dire les lettres, les mots, construit ses phrases, et son instruction progresse. On lui enseigne la parole en lui apprenant la grammaire, l'histoire, le calcul, etc., etc.

Quand il aura terminé son instruction, non seulement il saura comme nous ce que l'on nous a enseigné, mais aussi et surtout, comme nous, il parlera !

Tout cela ne se fait pas en un jour ; pas plus que nous, les sourds-muets ne peuvent apprendre beaucoup en peu de temps, mais comme à nous il leur faut huit années d'études pour arriver à savoir quelque chose.

. Certes, les sourds-muets n'arriveront jamais à avoir la voix d'or de Sarah Bernhardt, je le sais, mais enfin ils parlent et, à ce propos, je citerai ce que dit M. Denis sur le sujet : "Est-ce que par hasard tous les entendants ont une voix mélodieuse et une prononciation sans vices ? Prêtez l'oreille autour de vous : celui-ci abuse d'une voix de fausset qui vous perce le tympan avec l'acuité d'une vrille ; celui-là mâchonne ses mots au point d'en manger la moitié et d'user votre patience à en saisir le reste ; cet autre vous torture avec son bégalement horripilant ; il y a les grasseyeurs et les zézeyeurs... Et vous ne pensez pas, j'imagine, à condamner ces gens là au silence ?"

C'est parfaitement vrai, et je ne crois pas qu'une mère ait jamais entendu de voix plus mélodieuse, plus gracieuse, plus charmante et plus attendrissante que celle de son enfant sourd-muet qui, arrivant de l'institution ou du couvent, lui dit pour la première fois : "Bonjour maman !"

Certes, ce doit être un moment de bonheur qui défie toute description, une de ces joies si pures que l'on ose à peine les rêver, un battement de cœur plus ravissant que tout ce qu'on peut espérer...

Songez-y bien un instant, figurez-vous votre petite fille ou votre jeune garçon privé de la parole, n'ayant jamais pu émettre que des sons rauques et sauvages, vous revenir un jour de

vacance et se jeter dans vos bras en murmurant à votre oreille ce doux nom de mère qu'il semblait ne devoir jamais prononcer !

Mères, vous le comprenez, ce bonheur !

. Mais ce n'est pas tout.

Plus on étudie les progrès de l'art d'enseignement spécial aux sourds-muets, plus on est émerveillé.

Ce n'était pas assez de leur apprendre à parler, on leur enseigne la musique et ils l'entendent.

"A l'institution de Vienne, dit encore M. Denis, j'ai vu M. del Lupo, ce jeu e sourd-muet, pianiste dont parle M. Claveau dans son rapport de 1881. C'était, pour les matières classiques, un élève distingué du Père Marchio, un des maîtres les plus éminents de l'Italie. Ce jeune homme, qui exécuta plusieurs morceaux avec une certaine habileté, n'entendait pas une seule des notes qui retentissaient sous ses doigts agiles. Mais il avait la jouissance de la vibration et du rythme. Quand il se fut levé on le pria de se tenir à un pas de l'instrument. M. Claveau prit sa place et attaqua l'air national italien. Le jeune artiste resta complètement insensible. On l'invita à avancer le bras et à poser la main sur la caisse du piano. Aussitôt son visage s'épanouit et un sourire ému nous traduisait clairement ce qu'il ressentait : les vibrations avaient transmis jusqu'à son cœur la douce éloquence de l'air patriotique !"

C'est prodigieux et cependant, en y réfléchissant, tout cela est très naturel, c'est une question de physique et de physiologie, et que les vibrations qui communiquent au cerveau, les bruits et les sons, soient transmises à l'aide de l'oreille ou de la main, le résultat est toujours le même.

Oui, mais que de travail et que d'observations pour y arriver !

. Malgré ces résultats étonnants, quelques personnes seraient tentées de préférer le langage *signifiant*, à la parole, pour les sourds-muets, et de rappeler cet étrange pari qui eut lieu autrefois entre Cicéron et son ami le comédien Roscius.

Ce dernier soutenait qu'il trouverait par gestes une plus grande variété d'expressions pour rendre une seule et même pensée, que Cicéron pour la traduire, avec toutes les ressources de son éloquence.

Lorsqu'on songe à l'abondance de termes et à la flexibilité des périodes dont disposait l'orateur romain, on ne peut, en quelque estime qu'on veuille tenir les ressources de la pantomime, prendre le défi au sérieux.

Il est impossible d'y voir autre chose qu'une preuve de plus des prétentions ridicules des acteurs qui, à force de réciter du Corneille, du Racine, du Schekspare ou du Shiller, se figurent être les égaux de ces grands génies.

Dans le cas qui nous occupe, c'est soutenir que Débureau peut substituer sa musique à l'éloquence de Bossuet, des Lacordaire, des Ravagnan et des Maury.

Non, non, jamais le geste n'égalera la parole ; pour moi, le geste est le moyen primitif et très restreint de la l'interprétation de la pensée, la parole est la perfection même de ce moyen.

Il y a plus, la parole est une des conditions essentielles de la santé.

. Parler, c'est se livrer à une véritable gymnastique spéciale, qui facilite les inspirations et les expirations, c'est amener en abondance l'air dans les poumons, c'est exercer et fortifier par le mouvement les divers organes contenus dans le thorax.

On a observé ce résultat curieux chez les sourds-muets. Maladif, rachitique, anémique, mal équilibré, l'enfant achève de s'atrophier dans le mutisme.

"La parole, dit M. Denis, dont les idées concordent avec les miennes, lui a rendu la respiration normale, sa poitrine reçoit maintenant sa provision naturelle d'air reconfortant, et l'organisme tout entier se ressent de ces nouvelles conditions de la vie physique."

Le sourd-muet est méfiant, irascible et boudeur, et comment en serait-il autrement quand il se voit tenu forcément à l'écart du reste de la société,

puisque le nombre de personnes avec lesquelles il peut échanger des idées est si restreint.

Le sourd-parlant est tout autre. "A peine sait-il prononcer quelques mots, qu'on le voit enjoué, souriant ; le regard est franc et toujours en éveil. Son âme est plus ouverte, son intelligence plus vive. Naguère fuyant, maussade et taciturne, le voilà devenu curieux, communicatif et bavard."

Tout cela n'est-il pas naturel et cet enfant ne doit-il pas être semblable aux entendants parlants, puisque comme eux il parle, et qu'il entend par les yeux !

. Cette nouvelle méthode peut être utile à d'autres personnes qu'aux sourds-muets et plus d'un de mes lecteurs aura un intérêt particulier à faire attention à ce côté nouveau de la question.

Que de fois ne vous est-il pas arrivé de vous trouver chez un de vos amis et de remarquer une personne, isolée, abandonnée, reléguée dans un coin, se contentant de regarder ce qui se passe autour d'elle, sans que nul ne songe à lui adresser la parole.

"—Elle est sourde !" dit quelqu'un, et cela suffit aussitôt pour qu'on ne fasse pas plus attention à elle qu'à un meuble quelconque.

Elle est sourde. C'est-à-dire, c'est un être inférieur, inutile ; on peut tout dire devant elle, elle est sourde !

Les personnes atteintes de surdité souffrent beaucoup de leur infirmité et cependant il leur suffirait d'aller passer quelques mois au couvent de la rue Saint-Denis, pour entendre comme tout le monde et reprendre leur place dans la société.

. Un exemple prouvera cet avancé.

Il y a deux ans, une jeune fille de bonne famille, Melle de T.... fut atteinte tout à coup de surdité. On consulta les médecins les plus célèbres de France. Peine inutile, et elle avait acquis la triste certitude de son malheur, quand le hasard plaça sous ses yeux un compte rendu de la distribution des prix à l'institution des sourds-muets de Paris.

"Ce qui la frappe le plus dans ce petit livre, ce n'est pas d'y constater que les élèves parlent, mais bien de découvrir qu'ils entendent avec les yeux. Est-ce bien possible ?... Elle s'adresse bientôt au Dr Peyron, alors directeur de l'institution, qui lui donne toutes les explications qu'elle désirait et l'invite à s'en rapporter à l'expérience de M. Dupont. Les leçons commencent aussitôt et, deux mois après, Melle de T.... lisait sur les lèvres, non seulement le français, mais aussi l'italien et l'allemand, deux langues qu'elle connaît à fond. Et elle lit, ou plutôt elle entend si bien par les yeux, que tout le monde la croit radicalement guérie de la surdité. L'illustre chirurgien de Beaujon, M. Tillaux, a partagé lui-même cette erreur le jour où il a revu son ancienne cliente, et, après avoir montré Melle de T.... à ses élèves, a permis avec la meilleure grâce du monde au professeur d'invoquer le témoignage de sa haute autorité."

Est-ce assez concluant et cela ne suffit-il pas pour décider les personnes qui se trouvent dans le cas de Melle de T... à suivre son exemple ?

. Le court voyage que nous venons de faire dans le domaine peu connu de l'instruction des sourds-muets nous a fait découvrir des merveilles dues à la patience, au dévouement et au zèle des sœurs et des instituteurs qui ont entrepris cette tâche si admirable de rendre à la société, des êtres condamnés, par leur infirmité, à mener une existence misérable, mais je vous ai réservé pour terminer, un récit qui semble tellement incroyable qu'on se demande tout d'abord s'il ne s'agit pas d'une mystification.

Rien n'est plus vrai cependant, car M. Denis a vu, de ses yeux vu. Ecoutez-le :

"C'était à l'institution de Larnay, près de Poitiers. Je passais devant une jeune fille de dix-sept ans, très appliquée à coudre, (vous allez comprendre pourquoi je souligne), et je regardais son ouvrage. "Celle-ci, me dit-on, ne vous voit pas et ne vous entend pas : c'est une sourde-muette aveugle."

"Sourde-muette aveugle ! Si l'on arrête une minute sa pensée sur ces trois mots, on éprouve presque un sentiment d'effroi. Mais alors, se dit-

on, cette malheureuse est condamnée forcément à n'être qu'une masse de chair sans vie intellectuelle ? Privée de toute communication avec le monde, jetée pour ainsi dire au fond d'un abîme ténébreux, elle n'est plus qu'une brute d'un ordre inférieur ?... Et elle cousait ! Et sa physionomie était agréablement éclairée d'un sourire de satisfaction. On venait de lui dire qu'un étranger ami était auprès d'elle.

"Comment lui avait-on transmis cette nouvelle ? On s'était emparé de ses deux mains et on les avait agitées avec les mouvements combinés du langage des signes. Elle n'entendait pas la parole, elle ne la voyait pas, elle la *senta*. On abandonna ses mains et elle s'en servit aussitôt pour répondre ; on les lui reprénaît pour continuer la conversation, et toujours elle les retirait, prenant un vif plaisir à bavarder. Sa famille est à Paris ; je lui fis demander si elle voulait y venir avec moi. "Oh ! oui, répondit-elle avec une joyeuse expression, pour voir ma mère, mais je reviendrai ensuite ?..." C'était son inquiétude de ne plus retrouver le milieu indispensable à sa vie.

"Notez que cette jeune fille, sourde-muette-aveugle dès l'âge de deux à trois ans, sans un seul souvenir d'avoir vu, parlé et entendu, était bien, comme je l'ai dit, à son arrivée à l'institution, "une masse inerte, ne possédant aucun moyen de communication avec ses semblables, n'ayant pour traduire ses sentiments qu'un cri joint à un mouvement du corps." On commença par lui apprendre à demander du pain..... Vous voyez d'ici le chemin qu'il a fallu parcourir pour lui enseigner la lecture et l'écriture en points, comme aux aveugles, des connaissances élémentaires qui lui permettent de s'exprimer correctement, la morale, la religion. Elle tricote, elle coud même et d'un point régulier.

"Son intelligence s'est développée assez pour éveiller en elle une ambition démesurée : elle a voulu apprendre l'écriture ordinaire. Elle réussit, ma foi, convenablement. Elle se sert de papier réglé de points en relief. L'index de sa main gauche suit cette règle et guide la pointe du crayon au fur et à mesure qu'elle trace les lettres. Je ne revois pas sans attendrissement la petite page qu'elle a écrite sous mes yeux, pour me remercier de l'intérêt que je lui témoignais de bien bon cœur, vous pouvez le croire. Si elle est ambitieuse ? Figurez-vous qu'elle veut apprendre à parler. On est parvenu, pour la contenter, à lui faire articuler quelques mots. C'est son *art d'agrément*."

. N'est-ce pas que ce récit est merveilleux et que cela paraît plus fantastique, mais vaut mieux que tous les contes des *mille et une nuits*, fussent-ils réalisés ?

Je ne sais si ces choses vous ont intéressé, mais je vous avoue que pour ma part, je connais peu de sujets capables de me captiver autant que celui que j'ai traité superficiellement aujourd'hui.

En lui consacrant toute ma causerie, j'ai eu deux buts :

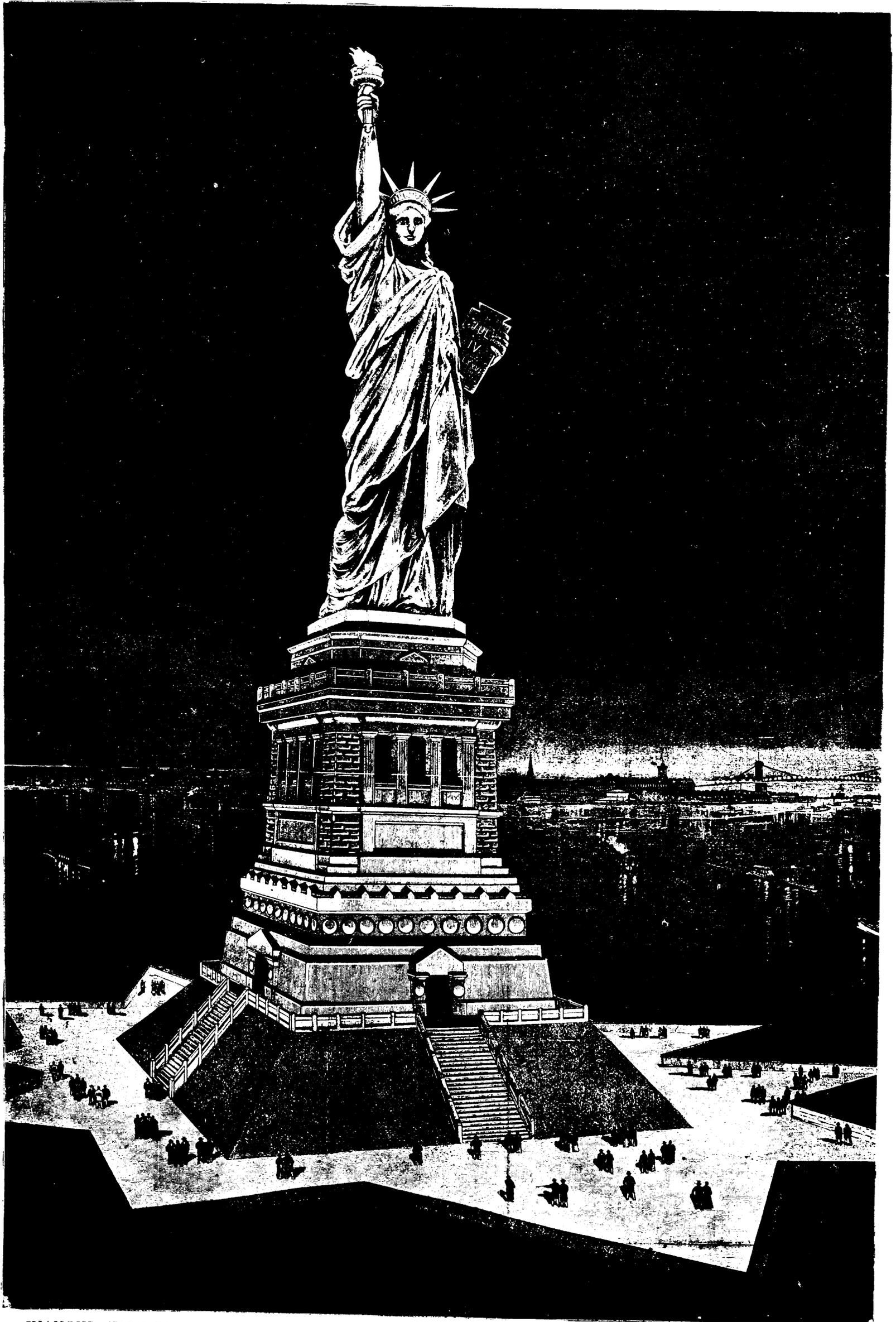
Le premier ; de vous donner un aperçu de ce qui se passe dans ces coins du monde, où des hommes et des femmes dévoués et intelligents, travaillent modestement et sans bruit à redresser les erreurs de la nature et à enseigner à des êtres privés d'un ou de deux sens, à travailler, à penser, et à aimer Dieu.

Le second ; de vous intéresser à ces institutions qui rendent tant de services à la société en transformant en membres utiles à l'humanité, ces malheureux, qu'elle leur a donnés presque à l'état de brutes.

Chaque fois que le hasard vous conduira dans le haut de la rue St-Denis, pensez à tout cela et souvenez-vous que derrière ces grands murs du couvent des sourdes-muettes, on produit des merveilles.

Leon Leduc

Il est plus utile de bien cultiver son jardin que de l'agrandir. — CH. BIGOT.



INAUGURATION DE LA STATUE DE LA LIBERTÉ ÉCLAIRANT LE MONDE, A NEW-YORK, LE 28 OCTOBRE 1886

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

II

Un labyrinthe aquatique.—Les moustiques.—Nous sommes égarés.—La prédiction sinistre.—Nuits affreuses.—Découragement des rameurs.—Plus d'eau douce.

R IEN ne saurait rendre la morne tristesse de ces criques du delta du Niger, avec leurs mangroves dont les racines osseuses plongent dans l'eau comme les pattes de monstrueuses araignées. On n'y entend pas un cri d'oiseau, on n'y voit ni une fleur ni un brin d'herbe. C'est un dédale aquatique, bordé d'arbres aquatiques eux-mêmes qui croissent dans un limon fangeux où il est impossible de poser le pied sans courir le risque de disparaître sous la vase.

La crique où je m'engage au départ est fort large ; la direction en est bonne : l'aiguille de mon compas marque le nord-nord-ouest ; si elle est partout la même, pensai-je, demain je serai au Niger.

A la nuit tombante, nous stoppons. Tant bien que mal je me couche à l'arrière de la pirogue, et, enveloppé de mon burnous, j'appelle le sommeil dont j'avais un pressant besoin.

Hélas ! je ne fermai pas la paupière : les moustiques, qui, pendant le jour, m'avaient déjà cruellement torturé, maintenant que le bateau est immobile, fondent sur moi, hargneux, tenaces, affamés. Ce ne sont point nos gros moustiques d'Europe, ni même du Sénégal, dont le susurrement nous avertit du mal qu'ils vont nous faire, et dont, après tout, on se préserve au moyen d'une énergique ventilation ou d'une bonne moustiquaire ; ceux-ci, les mouches de sable, comme ils s'appellent, sont presque imperceptibles, et ils se fauflent à travers les mailles de la plus délicate mousseline ; ils sont noirs, et leur piqûre est si venimeuse qu'il s'ensuit une enflure immédiate.

C'est par centaines qu'ils s'abattaient sur moi. Criblé de leurs piqûres au visage et aux mains, vainement je châtie leur téméraire audace ; aussitôt des centaines d'autres accourent à la rescousse et, à leur tour, affrontent avec rage ma colère, comme s'ils étaient heureux de payer de leur vie le charme de me torturer un instant.

Toute la nuit je luttai contre ces légions invisibles et sans cesse renaissantes ; je me démenais furieusement ; la fatigue, la douleur, le dépit m'enfiévrèrent ; je m'excoriais le visage et les mains, car le venin de ces maudits insectes m'y causait d'insupportables démangeaisons.

Quelle nuit ! et quel matin lui succède !...

Un jour cru, bas et humide glisse entre les rameaux décharnés des mangroves, et blanchit peu à peu le sillon aquatique où nous voguons ; pas un chant d'oiseau saluant l'aurore, pas un cri de bête fauve... rien que le calme lugubre d'une nature noyée !

—Aux avirons, les enfants !..... Bientôt nous allons voir le beau Niger !...

Et mes Croumanes reprennent leurs rames, et, sous leurs vigoureux efforts, le canot continue sa course. Autant que possible, je tâche de suivre

l'artère la plus large ; mais les méandres, les bifurcations se multiplient et s'embrouillent de plus en plus ; l'aiguille de mon compas de variation évolue étrangement, et souvent elle fait en moins d'une demi-heure tout le tour du cadran, m'indiquant ainsi les zigzags de la route qui, à tout instant, revient sur elle-même.

Voici la nuit, et nous ne sommes pas sortis de ce labyrinthe !

Je cachai mon inquiétude à mes hommes, avec qui je partageai mes provisions de bouche ; ils ne tardèrent pas à s'endormir, car les moustiques ne s'attaquent guère aux noirs, soit à cause de la dureté de leur derme, soit à cause de l'odeur que le corps exhale.

Quant à moi, incessamment harcelé par mes impitoyables ennemis, je passai une nuit pire encore que la précédente, si vives, si cuisantes étaient leurs piqûres que, par moments, au risque d'étouffer, je m'enveloppais la tête d'un gros drap, afin d'échapper, ne fût-ce qu'une minute, à des tortures que je suis impuissant à décrire, mais dont

serai égaré dans un inextricable fouillis de criques ; ne songez plus alors qu'à mourir.

Pendant toute cette nuit, nuit affreuse entre toutes, ces sinistres paroles, que j'avais entendues à mon départ de Brass, tintèrent à mes oreilles comme un glas funèbre.

Quand vint le jour, je crus m'apercevoir que mes Croumanes devinaient notre situation : le découragement semblait s'emparer d'eux. J'essayai de ranimer leur énergie par quelques bonnes paroles, et toute la journée le canot gît à sur ces eaux solitaires, sans que rien nous vint avertir que nous approchions du but.

A la nuit, nous stoppâmes de nouveau, en plein inconnu.

Mon Dieu ! nous faudra-t-il donc mourir ici ? Nos vivres frais s'épuisent : aujourd'hui nous entamons les conserves, plus de viande, plus une goutte de vin, plus un légume ; et à l'horizon, pas un village, pas une hutte, pas une trace humaine ! J'en arrivais à désirer la rencontre d'un parti de nègres, dussent-ils me livrer bataille ; mais rien,

rien, pas une bête fauve !

La nuit fut atroce ; ces éternelles criques étaient semblables à l'enfer du Dante ; une main invisible y traçait à mes yeux cette sentence des damnés : O vous qui franchissez cette porte, laissez sur le seuil l'espérance, *lasciate ogni speranza !*

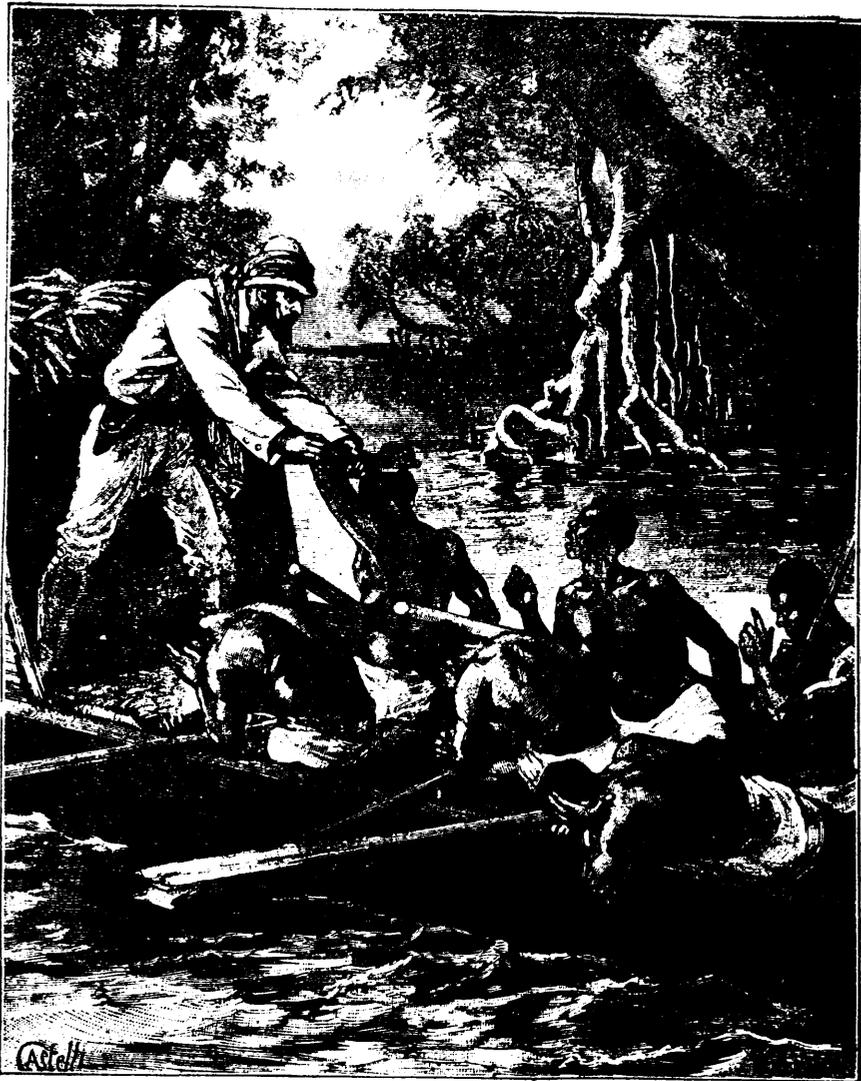
Le quatrième jour n'amena aucun changement : nous étions bel et bien égarés.

Tout à coup, vers quatre heures de l'après-midi, mes Croumanes, sans en avoir reçu l'ordre, cessèrent de ramer ; ornes et taciturnes, l'œil sombre, ils paraissaient en proie au découragement le plus profond.

—Allons, les enfants, leur criai-je, encore un peu d'énergie ! un dernier effort ! Courageux Croumanes, ne voulez-vous donc pas revoir votre beau pays de Grand-Cèr, et vos forêts de palmiers, et le sable de vos rivages ?... Voulez-vous périr ici comme de faibles femmes ? Courage, courage ! La terre ferme est près de nous : nous y trouverons des bœufs, des moutons, du vin de palme et des bananes dorées ! Le Niger n'est pas loin !... Courage, robustes enfants de la Côte de Croû, ramez, ramez toujours !...

Et, tout fiévreux, je saisi moi-même un aviron. Entraînés par mon exemple, ils ramèrent jusqu'au soir. Mais, hélas ! la terre promise fuyait, fuyait... sans fin ni cesse.

Vers le milieu du cinquième jour, à une heure de l'après-dîner, la crique où nous voguions soudain s'élargit nota-



Croumanes, repartis-je, écoutez-moi.—(Pages 214, col. 1).

jamais, non, jamais, le souvenir ne s'effacera de ma mémoire.

Et je restai là, debout, écoutant ce silence de mort, qu'interrompait seul de temps à autre le craquement lugubre des branches, au travers desquelles se glissait quelque gros serpent.

Le lendemain, je me dirigeai plein ouest, sans m'attacher à suivre les grandes artères. D'abord tout alla à souhait ; mais bientôt la crique se rétrécit, et nous voilà arrêtés court par une barrière infranchissable de palétuviers : c'est un cul-de-sac ; il nous faut rebrousser chemin. Cinq fois, pareille mésaventure se reproduit, et la nuit nous surprend sans que nous ayons même pu retrouver l'artère principale, que fort imprudemment nous avions quittée.

—Si, au bout de deux jours, vous n'avez pas atteint le Niger, prenez garde ! C'est que vous

blement.

—Nous touchons au but, dis-je à mes hommes ; de grâce, encore un effort !

Et, en effet, cette vue ranima leur ardeur, et ils ramèrent vigoureusement, non seulement jusqu'au soir, mais même pendant une partie de la nuit ; car la largeur du cours d'eau et la clarté de la lune permettaient de naviguer sans crainte de se jeter dans quelque massif de palétuviers, dont on ne se serait dégagé ni sans peine ni sans dommage.

Quant à moi, j'étais loin de partager la confiance que je cherchais à inspirer à mes Croumanes : les yeux fixés sur l'aiguille de mon compas, je la voyais s'obstiner à marquer le sud, tandis que si la crique nous menait au Niger, elle nous aurait indiqué plein nord. Et puis, la largeur même du cours d'eau ne laissait pas que de m'inquiéter : cela ne ressemblait point à l'affluent d'un fleuve. Parfois même, un certain courant s'y remarquait : on

eût dit d'un bras de rivière se dirigeant vers la mer :

Dans la journée, je goûtai l'eau ; elle était saumâtre. Or, si nous étions près du Niger, à la hauteur d'Apoprama, la marée ne se ferait pas sentir. Décidément, c'est à l'Océan que cette crique nous mène. Mais à quel point ? Et quand arriverons-nous ? L'eau douce va nous manquer : il n'en reste que quelques litres, et nous sommes treize !... Demain, les Croumanes la boiront d'un seul trait, et quand nous n'en aurons plus, que devenir ?..... à tout hasard, j'en remplis deux bouteilles que je tiens cachées très de moi.

Le lendemain matin, en effet, mes hommes en burent le restant, et, comme d'habitude, la remplacèrent par de l'eau de la crique, sans se douter le moins du monde qu'elle était salée, à quoi bon les en instruire ? Je devinais quel serait leur désespoir en apprenant que nous n'avions plus d'eau douce ; je savais qu'en présence de notre détresse, il y avait tout à redouter de leur défaillance et de leur irritation. Ce moment-là viendra toujours assez tôt... Et avant que l'un d'eux ait soif, peut-être aurons-nous aperçu la terre ferme ou une pirogue indigène qui nous donnera de l'eau ou nous dira où en trouver.

Vers dix heures du matin, le plus jeune de mes rameurs, — son nom de guerre était *Four-Foot*, — voulut se rafraîchir ; aussitôt il cracha la gorgée qu'il venait d'avaler, en criant :

— L'eau salée !... L'eau salée !...

Instantanément la pirogue s'arrêta, et tous mes rameurs se penchèrent, prirent un peu d'eau dans le creux de la main, et y portèrent les lèvres ; silencieux et mornes, ils me regardèrent alors d'un œil désespéré et menaçant.

— O maître, cria *Four-Foot*, tu nous a donc amenés ici pour nous faire mourir !

— Croumanes, répondis-je, écoutez-moi ; n'ai-je pas jusqu'à présent partagé vos fatigues et vos privations ?... Moi qui ne suis pas accoutumé à vos rudes travaux, me voyez-vous me désespérer ?..... Si je conserve du courage, c'est que je sais que nous arrivons.

— Je connaissais cette route, mais je tenais à la retracer exactement sur ma carte ; voilà pourquoi vous m'en avez vu étudier tous les circuits. En ce moment nous sommes tout près de la mer, et là, aux comptoirs des hommes blancs, je vous donnerai de quoi oublier toutes vos souffrances. Encore quelques heures de patience !...

Et comme l'avant-veille, je maniai moi-même l'aviron, et mon exemple les ranima..... Nous avançons.

Vers deux heures de relevée, j'eus le gosier si sec et si brûlant que j'en étais tout haletant. Mes hommes, eux aussi, paraissaient tourmentés d'une soif ardente ; mais ils se taisaient. Leur montrant alors les deux bouteilles que la veille au soir j'avais remplies en cachette et après en avoir bu moi-même une gorgée :

— Voici, leur dis-je, de l'eau douce que je tenais en réserve, prévoyant qu'elle nous viendrait à point ; que chacun s'en rafraîchisse, et ramons énergiquement ; dans peu d'heures nous aboutirons.

Tout en leur parlant ainsi, j'étais moi-même fort perplexe. Cependant l'eau était de plus en plus salée, et tout m'annonçait le voisinage de la mer : c'était à la fois un contre-temps et le salut. Mais, ajoutai-je à part moi, si nous n'arrivons pas ce soir, nous sommes perdus.

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

NOS GRAVURES

LA REINE D'ESPAGNE

Nos lecteurs savent quels événements viennent de se passer en Espagne ; une échaffourée s'est produite, et à la suite de cette tentative d'insurrection militaire, sept des principaux parmi les révoltés ont été condamnés à mort.

La jeune reine régente a usé de son droit de grâce, ce qui a paru un acte de bonne et sage politique.

À l'occasion de ces faits graves, LE MONDE ILLUSTRÉ publie le portrait de cette princesse,

Marie-Christine, veuve d'Alphonse XII, régente d'Espagne depuis 1886.

Marie-Christine est née le 21 juillet 1858 ; elle est fille de feu l'archiduc Charles-Ferdinand d'Autriche et de l'archiduchesse Elizabeth.

LA STATUE DE LA LIBERTÉ

La statue de la *Liberté éclairant le monde* a été inaugurée le 28 octobre, et, à cette occasion, des fêtes splendides ont été données à New-York.

Les chiffres suivants donnent la dimension de la statue :

	Pds	Pes
Hauteur de la statue de la base à la torche.....	151	1
De la base du piédestal à la torche.....	305	6
Du talon au sommet de la tête.....	111	6
Longueur de la main.....	16	5
Index du doigt.....	8	0
Circonférence au second joint.....	7	6
Dimension de l'ongle du doigt.....	13 x 10	pes
Tête depuis le menton au crâne.....	17	3
Épaisseur de la tête d'une oreille à l'autre.....	10	0
Distance entre les yeux.....	2	6
Longueur du nez.....	4	6
Longueur du bras droit.....	42	0
Bras droit, épaisseur.....	12	0
Épaisseur de la taille.....	35	0
Largeur de la bouche.....	3	0

Dates dans l'histoire de la statue :

Union Franco-Américaine.....	1874
Travaux commencés sur le bras.....	1875
Bras et torche achevés.....	1876
Placée à l'Exposition, Philadelphie.....	1876
Ile de la liberté cédée par le Congrès.....	1877
Figure et tête achevées.....	1878
Terminaison de la statue, 7 juillet.....	1880
Montée à Paris, octobre.....	1881
Terrain préparé pour piédestal, avril.....	1883
Piédestal complet.....	1886
Premier rivet posé à la statue, 12 juillet.....	1886
Parachèvement de la statue, oct. 28.....	1886

La statue pèse 450,000 livres, ou 225 tonneaux.

Le bronze seul pèse 200,000 livres.

La tête peut contenir facilement quarante personnes et la torche douze.

Le nombre de marches dans l'escalier temporaire, qui conduit de la base de la fondation au sommet de la torche est de 403.

Du sol au haut du piédestal, 195 marches.

Le nombre de marches du piédestal à la tête est de 154.

Cette statue, la plus haute qui ait jamais été faite, domine tout le port de New-York et servira de phare aux navires de l'immense rade.

Les délégués français ont été l'objet d'ovation de la part des Américains, et ce n'était que justice.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

Salut à toi, salut, ô modeste épitaphe,
Feuille où le ciseau d'un sculpteur-calligraphe
A buriné le nom de mon père chéri !
Devant toi je m'incline en fermant les paupières,
Et j'adresse au Seigneur de ferventes prières
Pour ce chrétien qui dort sous le gazon fleuri.

Méprisant les honneurs que l'orgueilleux envie,
Sans fiel il traversa le sentier de la vie
En pratiquant toujours la foi de ses aïeux.
Il n'aura pas sa place aux pages de l'histoire,
Mais son nom restera gravé dans la mémoire
Des pauvres dont il fut le soutien précieux !

Il est là maintenant, à cinq pieds sous le sable,
Cet honnête vieillard, doux, charitable, affable,
Qui ne manqua jamais aux règles de l'honneur....
Chrétiens qui visitez cet endroit solitaire,
Où la brise du soir soupire avec mystère,
Ah ! daignez pour mon père implorer le Seigneur !

J. B. CAQUETTE.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

ACADÉMIE DE MUSIQUE

M. Edmund Collier paraîtra à l'Académie cette semaine, avec un excellent répertoire. Voici ce que le *Despatch*, de New-York dit de lui : "L'engagement de M. Edmund Collier s'est terminé hier soir. Pendant cette semaine il a joué deux rôles, *Jack Cade* et *Metamora*, deux rôles que Edwin Forrest, il y a longtemps, avait rendus mémorables dans l'histoire dramatique. Mais depuis sa mort, peu d'acteurs avaient osé jouer ces rôles.

M. Collier, en faisant revivre les deux personnages, en toute modestie, disons-le, a soulevé l'enthousiasme de ses auditeurs et a créé plus d'intérêt

qu'il ne s'y attendait. Son interprétation de "Metamora" lui a valu, hier soir, de nombreux applaudissements et plusieurs rappels."

THÉÂTRE ROYAL

M. Dominick Murray jouera au Royal cette semaine. Voici ce que dit la *Tribune* de Chicago de "Pierre La Croche," dans "From Prison to Palace." "L'interprétation du bossu par M. Murray dénote l'art et l'inspiration et sa personification de la passion excitée, à laquelle la pièce donne un champ vaste, est parfaitement bonne. A un moment les plus chaudes sympathies de l'auditoire sont excitées ; tantôt on est tout attendri par la force de la passion.

Bref, M. Murray fait preuve d'un jugement artistique qui en fait tout de suite un acteur d'une habileté rare."

Mesdames, lisez



Qui n'a pas vu les broderies artistiques, la lingerie et les vêtements de toutes sortes pour dames et enfants, les jolis paniers aux formes les plus originales, les sacoches et les portepantouffles de la plus haute fantaisie, les coussins et les *tidies* aux plus merveilleux dessins, les couvre-pieds qui sont des modèles d'art et de patience par leur superbe travail, les patrons les plus nouveaux pour étampes, qui n'ont pas vu toutes ces choses qui se confectionnent dans les

ATELIERS de MODES

— DE —

MADAME BRAZIER

127 RUE ST-LAURENT

n'a certainement rien vu. La réputation des ateliers de cette dame est faite, et nous ne voudrions faire inutilement des éloges sur la confection supérieure des objets de fantaisie qui en sortent.

Des modèles d'articles de fantaisie et d'ouvrages de tous genres vous sont montrés sur votre demande, et vous n'avez que l'embaras du choix pour ordonner la confection de ce que vous désirez avoir.

N'oubliez pas de faire une visite.

GRANDE REDUCTION

Nous avons réduit spécialement pour cette semaine tout notre stock de manteaux qui renferme ce qu'il y a de plus nouveaux en manteaux d'automne et d'hiver, et de plus, nous avons un choix d'étoffes de toutes sortes, tels que draps bouclés, jerseys, ottomans unis et tirebouchonnés, etc., etc., que nous vendons à des bas prix sans précédents. Notre département de chapeaux, plumes et garnitures est aussi au complet, et nous invitons spécialement les dames de venir au plus tôt, car il y va de leur avantage en faisant leur choix à présent, tant sous le rapport du goût que des bas prix auxquels nous vendons nos marchandises.

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

LA MODE PRATIQUE

Moyen d'obtenir une jolie garniture de robe en broderie.—Lorsqu'on fait un costume en soie brochée, dans les morceaux qui proviennent de la coupe et qu'on nomme le déchet, on découpe les fleurs du tissu et on les applique à l'aide de fil fin et en suivant le contour de la fleur sur un ruban approprié par sa qualité et sa nuance au tissu du costume, en laissant un petit espace entre chaque fleur ou feuille découpée, puis, avec de la soie mate, vous faites soit un cordonnet, soit un point croisé ou un point russe sur tout le contour de la fleur; vous passez un point en longueur sur les traits les plus saillants du dessin et vous obtenez de cette façon une charmante garniture à peu de frais. Ce genre employé sur des robes de chambre en cachemire clair est du meilleur effet. Bien entendu il faut varier un peu les nuances; si le tissu découpé est gris, on emploiera de la soie bleue de deux tons; s'il est bleu, on mettra du mastic et du marron; enfin, comme en toute chose, le goût devra présider à la variété des nuances.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ET AUTRES

—Le bois le plus fort qui existe aux Etats-Unis, est le noyer à noix muscade de l'Arkansas, et le plus faible est le bouleau originaire des Indes Occidentales. Le plus élastique est le tamarac; le moins élastique est le bois bleu du Texas.

—N'oubliez pas de faire le nettoyage complet de votre cave avant de commencer à servir vos légumes et vos fruits. On ne saurait apporter trop de soin à ce détail. La santé de la famille, aussi bien que la conservation des objets enfermés, nécessite ce travail. Enlevez tous les fils d'araignée qui pendent à la muraille, nettoyez toute la poussière accumulée et donnez aux murs et au plafond une couche de chaux. Les fruits, les légumes et toutes autres choses qui y doivent passer l'hiver se conserveront mieux, et toutes les odeurs douteuses seront ainsi enlevées de la cave, qui est une des pièces les plus importantes de la maison d'un fermier.

LE PALAIS D'ARGENT
33 RUE ST-LAURENT

Cadeaux de Noces
—ET—
d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quel- que portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville. Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

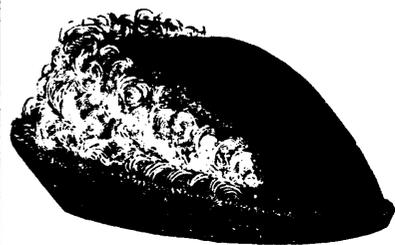
sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers dessous dans les argenteries et articles plaqués.

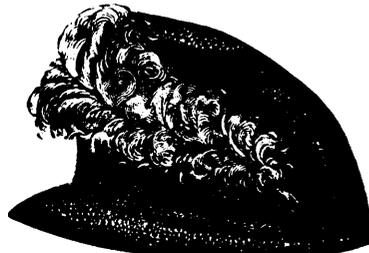
ARMSTRONG & COE.
PHOTO. GRAVEURS
GRAVURES
SUR
SING
COIN RUES NOTRE-DAME ET ST-MARTIN.

LE LANSDOWNNE!

NOUVEAU CASQUE EN FOURRURE POUR DAMES



Le "Lansdownne" comme Casque.



Le "Lansdownne" comme Bonnet.

M. A. BRAHADI informe respectueusement les Dames de Montréal qu'il peut maintenant prendre des commandes pour le CASQUE LANSDOWNNE EN FOURRURE, que les personnes les plus compétentes déclarent être le plus recherché, charmant, fashionable et unique des casques en fourrure pour dames jusqu'ici soumis à leur approbation et à leur choix. En vérité, on en fait tant de louanges, que je me suis assuré du patron et de tous droits prévenant l'infraction en Canada, de sorte qu'on ne peut l'acheter que de moi.

Nous avons actuellement un certain nombre d'échantillons de faits, que j'ai grand plaisir à montrer aux dames qui voudront me favoriser d'une visite. Je désire respectueusement mettre les dames en garde contre les imitations. Les seuls casques véritables portent mon nom et la marque d'enregistrement du Dominion, No 4, en date du 2 octobre 1886, Ottawa.

A. BRAHADI,

COIN DE LA RUE NOTRE-DAME ET COTE ST-LAMBERT

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas. Confection supérieure, coupe de haut goût.

Mlle C. LEMIEUX

848, rue Sainte-Catherine, Montréal

OBJETS D'ART

Les personnes désireuses de s'installer convenablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

MAISON A. SIMARD

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

Pour cadeaux de noces et du jour de l'An

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop encourager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabriqués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix déliant toute concurrence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redorer de tous genres, et garantit chaque commande, laquelle est toujours exécutée promptement et soigneusement.

Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avantages offerts.

MACHINE A LAVER

"EAGLE"

Est reconnue supérieure à toutes autres, et ceux qui s'en servent la trouvent indispensable

Le linge se lave sans trouble et parfaitement net.

Elle ne détériore pas le linge et dure très long-temps.

DEPOT PRINCIPAL:

—847—

RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

On demande des Agents

EMBELLISSEZ VOS DEMEURES!!

Rien ne paraît aussi bien dans un salon qu'un

JOLI CANDELABRE

L'objet le plus utile dans une salle à dîner est

Une Lampe à Suspensoire

EN CUIVRE

Un article nécessaire pour une salle est une

JOLI LAMPE DE PASSAGE

Lorsqu'elle est pourvue d'un beau Globe en verre de couleur, l'effet est vraiment plaisant.

Wiley's China Hall

1801 Rue Notre-Dame.

Nous vendons la véritable HUILE AUSTRALE DE PRATT.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc. sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manière à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,

MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

FUMEZ LE CIGARE

DOCTOR

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingénieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS, SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Chester's Cure!



Pour la Toux L'Asthme Rhumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER, 461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande bouteille..... \$1.00
petite bouteille..... 50

Demandez à votre épiciier le savon de

Le meilleur, le plus économique
ESSAYEZ-LE!
Economisez votre temps et votre argent en vous servant du savon de 5 cents
5c
EN VENTE PARTOUT

VETEMENTS D'AUTOMNE!

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou faucées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company, Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Dame ; 693, rue Ste-Catherine.

DR JOS. G. A. GENDREAU, CHIRURGIEN-DENTISTE

Le Dr Gendreau, den iste, autrefois de la rue Sainte-Catherine, désira informer sa clientèle qu'il vient de transporter son bureau au No 184, rue Saint-Laurent (porte voisine de chez M. le Dr Lachapelle).

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le parti conservateur est dans le plus grand désastre (des astres).

Liste des prix de I. MARTIAL, photographe, coin des rues Saint-Laurent et La-gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine. Cartes de Visites : 75 centins la douzaine. Une visite est sollicitée.

SALON DE MODES

Les dames désireuses de se vêtir élégamment ne sauraient mieux faire que d'aller visiter les superbes Salons de Modes de Mlle Champagne, No 752, rue Ste-Catherine. Ces Salons, quoique établis récemment, ont acquis une réputation supérieure, et chaque article qui en sort est remarquable par sa bonne confection et son élégance. Le haut goût en modes de Mlle Champagne est depuis longtemps reconnu, aussi en voit-on un peu dans l'assortiment de marchandises de toutes sortes que contiennent les comptoirs de ces Salons. Les articles de modes tels que chapeaux, plumes, garnitures, étoffes à manteaux, etc, sont admirables par leurs beaux dessins et leur richesse, et les plus difficiles n'éprouvent toujours que l'embarras du choix devant le splendide étalage de ces Salons.

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de CHAPEAUX ET FOURRURES 601, RUE SAINTE-CATHERINE 2me porte Est de la rue Amherst SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

DECLARATION

Par devant les témoins soussignés, Z. Saurcartier, marchand de meubles, emeurant au No 983, rue Saint-Laurent, Montréal, déclare et dit : " Depuis seize à dix-sept ans, il souffrait horriblement, dans les saisons d'automne et d'hiver principalement, de la maladie de l'Asthme, et, qu'ayant été informé du " Remède de Leduc, " pour la Coqueluche, il en a fait usage pendant quatre semaines, et il est maintenant complètement guéri."

Il signe la dite déclaration, ainsi que les témoins : ZOTIQUE SANCARTIER. THOMAS BARRY, Ed. N. NAIRNE BLACKBURN, témoins Montréal, 27 octobre 1886.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Choléras de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Rife, etc. Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits. N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe, P. Q., dans le bloc des Diles Larivière.

FRANK LESLIE'S ILLUSTRATED, journal illustré, publié à New-York, contient 8 pages de texte et 8 pages de gravures, Prix d'abonnement : un an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos. 53 et 55, Park Place, New-York Etats Unis.

MAGASIN PITTORESQUE Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Rédacteur en chef : M. Edouard Charton, Bureaux : 29, Quai des Grands-Augustins à Paris (France). Abonnements pour 1886 : Paris, 10 francs, départements, 12 fr., Union postale, 13 fr.

REDUCTIONS ENORMES

Sur toutes nos MARCHANDISES d'ici à la dissolution, au mois de janvier prochain

TOUT EST VENDU A SACRIFICES

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE, Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

2853

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."

ETABLIE EN 1870



Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Montarde Française, Glycerine, Collefortes. Huile d'Olive en pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATISSES DES SŒURS)

MONTRÉAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTRÉAL

SOYONS SERIEUX

Voici l'Automne avec ses grands vents et ses pluies froides



MÉDAILLE D'OR
MÉDAILLE D'ARGENT
DEUX DIPLOMES
7 PREMIERS PRIX



T. R. BARBEAU

LE POPULAIRE MARCHAND-TAILLEUR AU

1899 - RUE NOTRE-DAME - 1899

A dernièrement reçu de la célèbre maison H. et J. SHAW, de Huddersfield, Angleterre, l'assortiment le plus complet et le plus varié d'ETOFFES A PARDESSUS, TWEEDS POUR HABILLEMENTS, les SERGES du plus riche fini, etc., etc.

Spécialité de HARDÉS FAITES pour hommes et enfants. Le département des vêtements faits sur commande est sous l'habile direction de M. ISIDORE DRAGON.

Le stock de FOURRURES de toutes sortes est maintenant au complet.

—CHEZ—

T. R. BARBEAU

1899, Rue Notre-Dame, en face de l'Hôtel Balmoral.

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries, Peintures, Huiles, Vernis, Vaisselles, Verreries,

OUTILS EN SILES DE CU SINE, Etc

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane, de sa dernière importation, pour fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de première classe. Essayez-le

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie. Conditions modérées.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c. GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts convaincra l'acheteur des avantages que nous offrons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, Montréal

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 35 cents jusqu'à \$3.00. PULL OVER faits sur commandes à 21 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT, Gérant.

THIS PAPER may be found on file at Geo. P. Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprietaires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30, Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 6 novembre 1888

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)



« Ça ! mais il n'y avait donc personne pour les recevoir ? s'écria l'ex-notaire.

— Pas un chat.

— Point de portier ? point de domestiques ?

— Personne...

— C'est drôle, ça !

— Ce n'est pas drôle du tout, c'est tout simple... répliqua Fil-en-Quatre.

— D'après un bout de conversation que j'ai entendu entre la mère et la fille, j'ai compris que la mère était venue seule à Paris, huit jours auparavant, pour louer l'hôtel où nous étions... Sa location faite, elle avait mis la clef dans sa poche et repris le chemin de Londres, qu'elle habite, afin d'en ramener sa fille...

— Comment sais-tu qu'elle habite Londres ? demanda Jean-Jeudi.

— Je sais du moins qu'elle en venait puisque sur les bagages il y avait : *London*...

— Est-ce une Anglaise ?

— C'en doit être une. Les adresses des malles m'ont appris qu'elle s'appelle mistress Dick Thorn, mais elle parle le français comme un professeur, sauf un petit accent...

— Dick Thorn... répéta l'ex-notaire. C'est un nom écossais, cela...

— Anglais ou écossais, peu importe...

— C'est juste... Dis-nous la fin.

— La fin n'est pas plus compliquée que le commencement... J'aidai les cochers à monter les colis au premier étage dont on venait d'ouvrir les volets, ce qui me permit d'admirer un mobilier de premier choix, soie et dorures, des tapis, des lustres, enfin tout le tra-la-la du genre... La dame paya les cochers qui s'en allèrent contents.

— Et à vous, mon ami, me demanda-t-elle, qu'est-ce que je dois ?

— Ça vaut cent sous, milady...

— Les voici...

« Elle fouilla dans son porte-monnaie, et n'y trouva rien. Elle venait de donner aux cochers le reste de son argent blanc.

— N'avez pas d'inquiétude, reprit-elle en souriant, vous serez payé...

« J'étais bien tranquille, je vous assure.

« Alors elle ouvrit son fameux sac de maroquin rouge qui me tirait l'œil depuis si longtemps, et qu'elle avait placé sur un guéridon...

— Qu'est-ce qu'il y avait dedans ? fit vivement Jean-Jeudi.

— Ah ! mes enfants, j'ai failli tomber à la renverse et j'en suis encore tout étourdi au moment où je vous parle... Elle prit une botte au fond du sac... Cette botte était pleine de pièces d'or de toutes les dimensions... Il pouvait y en avoir pour quatre ou cinq mille francs.

— Mazette ! !

— Mais ceci n'est rien... Tandis que la dame me

donnait une petite pièce de cinq francs en or, j'avais eu le temps de glisser dans le sac un œil américain...

— Et tu avais vu des billets de banque ?... interrompit Raoul Brisson, surnommé Plume d'Oie.

— Quatre ou cinq liasses... et très épaisses... des liasses de plus de dix mille francs chacune...

— Et tu n'as pas sauté dessus !... s'écria Jean-Jeudi.

— Eh bien, et les femmes, tu les oublies !

— Il fallait les étourdir...

— J'y ai bien pensé, mais ça ne se pouvait...

— Pourquoi...

— Les cochers étaient encore dans la cour... Au premier cri ils seraient remontés et je me serais fait pincer pour rien.

— Tu as raison... C'est partie remise. Ces billets, nous les aurons...

— Aussi sûr que s'ils étaient déjà dans notre poche...

— Et tu dis qu'il n'y a pas de domestiques ?...

— Il n'y en avait pas ce soir-là... Mais aujourd'hui il y en a...

— Elle s'annonce à merveille... fit le ci devant tabellion.

Jean-Jeudi ne répondit pas.

Il était devenu songeur et baissait la tête.

— Qu'as-tu, ma vieille ? demanda Fil-en-Quatre. Est-ce qu'il y a quelque chose qui te chiffonne ?...

— Oui.

— Quoi ?

— Je réfléchis à ce que tu viens de nous raconter... Il est positif que l'affaire semble belle... Reste à savoir si elle est bonne.

— Comment ! si elle est bonne ! ! répéta Fil-en-Quatre scandalisé. Quand à ça, j'en réponds... Tu n'as donc pas compris ? Nous n'aurons affaire qu'à des femmes...

— C'est justement ça qui m'inquiète ! s'écria Jean-Jeudi.

— À quel propos ?

— Je ne crains pas les hommes et j'ai peur des femmes...

— Toi ?

— Oui, moi... Et je suis payé pour ça... Il y a vingt ans, à Neuilly, j'ai été pincé par une femme qui m'a roulé comme un conscrit, qui m'a turlupiné, raillé, emprisonné, qui m'a fait tuer un homme, et qui m'a finalement lâché avec un litre de poison dans mon bocal !...

— Qu'est-ce que tu nous racontes-là ? dit Fil-en-Quatre stupéfait.

— La vérité la plus littérale, répondit Jean-Jeudi, que ces souvenirs lointains faisaient pâlir et frissonner. Oui, une femme m'avait pris en flagrant délit d'effraction, d'escalade et de vol, la nuit, à main armée, dans une maison habitée... Je ne pouvais me défendre avec un simple couteau contre ses pistolets... Elle me tenait, cette femme !... Au lieu de me livrer au procureur du roi de ce temps-là, elle se servit de moi comme complice, ou plutôt comme outil, d'accord avec son mari, et ne trouva rien de mieux ensuite que de m'empoisonner, dans la crainte sans doute que je la retrouve un jour ou l'autre, et que je la fasse chanter sur un air de ma façon avec pas mal de billets de mille à la clef...

— Elle ne savait pas son métier, la dame !... interrompit le notaire avec un gros rire.

— Comment ?

— Elle t'a empoisonné il y a vingt ans, dis-tu, et tu te portes comme le Pont-Neuf !

— J'ai été trois mois entre la vie et la mort... et quand je pense à ce que j'ai souffert, ça me fait grincer les dents ! ! Voilà pourquoi je suis devenu taffeur quand il s'agit des

femmes.

L'ex-notaire était devenu songeur à son tour.

— Cette femme dont tu parlais, fit-il tout à coup, cette femme et son mari, tu ne les as jamais revus ?...

— Jamais ! Ce n'est pas faute de les avoir cherchés, cependant ! Tonnerre du diable ! nous avons un joli compte à régler ensemble !

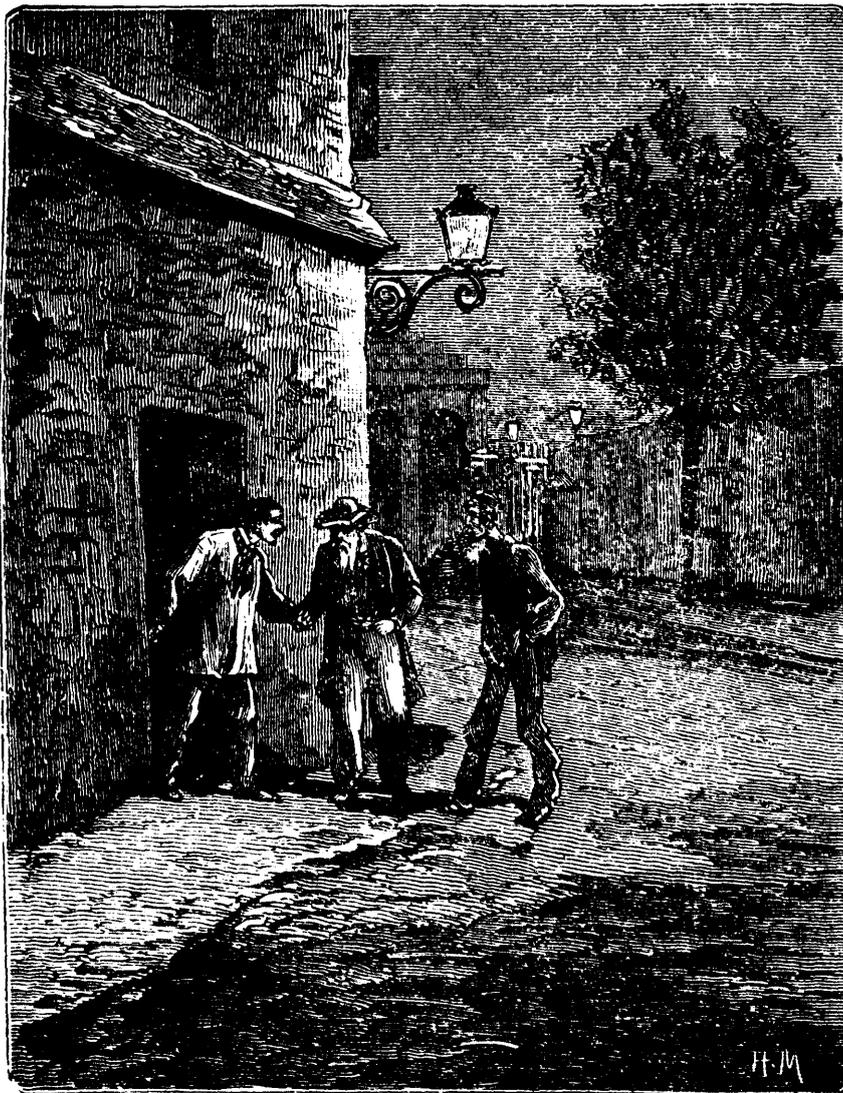
— Tu ne savais pas leurs noms ?

Jean-Jeudi haussa les épaules.

— C'est bête comme tout, ce que tu me demandes là, ma vieille Plume-d'Oie ! répliqua-t-il. Si j'avais su leurs noms, je serais riche à cette heure.

— Ils habitaient quelque part, cependant...

— Oui, à Neuilly, une maison louée à la semaine sous un sobriquet de fantaisie... Quand je suis sorti de l'hôpital, ils n'y étaient plus, et personne ne les connaissait dans le pays et ne pouvait me



Fil-en-Quatre serra la main aux deux hommes et les fit sortir.—(Page 5, col. 1).

donner de leurs nouvelles... Qu'importe?... Quoi que vingt ans se soient passés depuis, j'espère encore... Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas... Les chances sont maigres, je le sais bien, mais je me cramponne à une idée fixe... Je suis superstitieux... Il me semble que l'heure de ma vengeance sonnera, et que cette heure approche... Je ne veux pas seulement exiger le salaire du crime accompli ; je veux aussi, je veux surtout, me venger de ce que m'ont fait souffrir ces misérables, ces lâches, ces infâmes, qui, après avoir exigé de moi l'assassinat d'un homme et d'un enfant, ont voulu m'assassiner à mon tour pour me fermer la bouche.

Le ci-devant tabellion, devenu fort attentif, tressaillit.

Un homme?... un enfant? répéta-t-il.

—Oui... murmura Jean-Jeudi d'une voix sourde. Tu as dû entendre parler de ça autrefois, notaire, car Fil-en-Quatre est trop jeune pour se souvenir de la fameuse affaire... l'Affaire du pont de Neuilly... C'est le nom qu'on lui avait donné dans les journaux du temps...

—L'Affaire du pont de Neuilly! s'écria Raoul Brisson frissonnant, c'est cela, c'est bien cela! Je m'en souviens comme si ça datait d'avant hier... Je m'en souviendrai toujours... Un homme fut accusé d'avoir tué son oncle, qui était médecin quelque part dans les environs de Paris, n'est-ce pas?

—A Brunoy, oui...

—C'est juste, à Brunoy...

—J'ai lu les détails du procès en sortant de l'hôpital, le lendemain du jour où Paul Leroyer, le neveu du vieux médecin, avait payé de sa tête le crime d'un autre sur l'échafaud de la barrière Saint-Jacques! Car Paul Leroyer était innocent!

IV

—Paul Leroyer était innocent, dis-tu? s'écria l'ex-notaire.

—Plus innocent que l'enfant à naître, oui... répliqua Jean-Jeudi.

—Tu en es certain?

—Parbleu!... J'étais du coup dont il n'était pas et à propos duquel on l'a condamné...

—Tu en étais, avec un homme et une femme, n'est-ce pas?

—Oui, la femme qui m'a empoisonné en me faisant boire soi-disant pour me donner du cœur à la besogne au moment où elle me mettait le couteau dans la main...

—Comment était-elle, cette femme?

—Pas très grande, brune, jolie comme un cœur, avec cheveux superbes et des yeux magnifiques, mais la physionomie bigrement méchante.

—Des cheveux d'un noir bleu, hein?

—C'est bien ça...

—Et l'affaire se passait il y a vingt ans, en 1837?

—Oui.

—Au mois de septembre?

—Oui.

—Le 24 septembre?

—Le 24 septembre, à onze heures du soir, oui... Ah! je m'en souviens! murmura Jean-Jeudi qui devenait de plus en plus sombre.

—Vous aviez pris l'homme à la place de la Concorde, près du Pont-Tournant?...

Jean-Jeudi fit un geste de stupeur et s'écria :

—Tonnerre du diable! Comment sais-tu tout ça?

—Je le sais, répondit Plume-d'Oie, parce que c'est moi qui ai écrit la lettre par laquelle on donnait rendez-vous au médecin de campagne sur la place de la Concorde.

—Mais alors, dit Jean-Jeudi en saisissant avec violence le bras de Raoul Brisson, mais alors tu les connais tous les deux, l'homme et la femme?...

—Je n'ai jamais vu l'homme... j'ai vu la femme une fois seulement, quand elle est venue me commander la lettre qu'elle m'a payée dix louis... Si j'avais deviné ce qu'elle voulait faire, j'en aurais demandé vingt...

—Tu n'a pas eu l'idée de la suivre?

L'ex-notaire secoua la tête.

Jean-Jeudi reprit :

—Tu as au moins le nom de celui dont tu imitais l'écriture et la signature?...

—Pour signature il n'y avait que des initiales... répliqua Plume-d'Oie.

—Ces initiales, tu ne les as pas oubliées?
—Non, parbleu!... Il me semble les voir encore...
—Et c'était?
—C'était : DUC S. DE LA T. V.
—Un duc! mazette! Ça se passait dans un monde un peu chouette! On voulait supprimer l'enfant du duc!... Pour avoir une fortune bien sûr...

—Ça saute aux yeux!... Et tu as supprimé le moucheron?...

—Non...

—Ah! ah!...

—J'avais tué l'homme... j'allais noyer l'enfant... Je fus pris de remords, de pitié, de je ne sais quoi... Que veux-tu? On n'est pas parfait! Et alors... Mais ce n'est pas de ça qu'il s'agit... Revenons à la chose qui m'intéresse... Tu connaissais les initiales et tu n'as pas cherché à deviner les noms qu'elles cachaient.

—Si, j'ai cherché...

—As-tu trouvé quelque chose?

—Oui, en m'aidant de l'Armorial...

—L'Armorial?... Connais pas... Qu'est-ce que c'est?

—C'est comme qui dirait l'Almanach Bottin de la noblesse et des gens titrés...

—Et tu as déniché là-dedans des noms et prénoms faits sur mesure pour le titre et les initiales?...

—Oui : DUC SIGISMOND DE LA TOUR-VAUDIEU... Et j'ai appris le lendemain que le duc venait de mourir...

—Assassiné?

—Non, tué en duel...

—Alors, je n'y vois goutte...

—Eh bien, moi, en ma qualité d'ancien notaire, je comprends parfaitement... reprit Raoul Brisson. L'enfant était le fils du duc... Le duc avait un frère... L'enfant empêchait le duc d'hériter, mais le duc mort et l'enfant aussi, le dernier des Tour-Vaudieu entra en possession de toute la fortune... Ça serait alors ce paroissien-là, qui, après s'être servi de moi pour lui débayer le chemin, m'aurait fait empoisonner par sa femme.

—Ce n'est ni lui, ni sa femme peut-être, mais des gens payés pour le servir, et travaillant dans son intérêt...

—Ah! murmura Jean-Jeudi. Voilà ce qu'il faudrait savoir... Ça se peut-il?...

—Ça se peut très bien, dit Fil-en-Quatre, qui jusqu'à ce moment n'avait pris part à l'entretien que comme auditeur. Je crois, mes petits enfants, que nous sommes sur la trace d'un filou d'or... d'un véritable placer californien...

—J'en suis convaincu depuis longtemps... répliqua Plume-d'Oie. Le filon existe... C'est l'exploiter qui est difficile...

—Pourquoi?...

—Parce que je ne nous vois guère en passe de nous faufiler dans le grand monde où vivent tous ces gens de la haute...

—Bah! Il suffirait que Jean-Jeudi fasse un peu de toilette et se déguise en particulier très chic, pour s'introduire sous un prétexte chez le duc actuel de la Tour-Vaudieu, simple histoire de s'assurer en le dévisageant si c'est bien son particulier de Neuilly...

—Inutile d'entrer chez lui pour ça... répliqua Jean-Jeudi. Je suis timide de ma nature, et ça me gênerait de me mettre en vue... Il suffira de savoir où il demeure... Je monterai la garde aux environs de sa porte, sans en avoir l'air, et je saurai bien le reconnaître, rapportez-vous-en à moi pour ça...

—L'idée est bonne! répondit Raoul Brisson; une fois certain de l'identité, notre camarade se nommera, toutefois l'homme de Neuilly connaît son nom.

—Il le connaît, et la femme aussi, car je leur ai raconté mon histoire et pourquoi je m'appellais Jean-Jeudi... Mais ce n'est pas lui surtout que je voudrais trouver, c'est la femme...

—Quand tu tiendras l'un, tu tiendras l'autre...

—Notaire, demanda Fil-en-Quatre, te souviens-tu mot pour mot du contenu de la lettre que tu écrivais au médecin de campagne?

—Je me souviens du rendez-vous donné au Pont-Tournant... Voilà tout...

—Y avait-il autre chose encore?

—Je n'en sais plus rien...
—Ah! c'est fâcheux!... c'est bien fâcheux!...
—Mais j'en ai, ou du moins j'en avais, cette lettre... reprit Plume-d'Oie.

—Tu l'avais?...

—Oui, la copie... Je suis un homme d'ordre. Je ne manquais jamais de copier pour mes archives toutes les pièces qu'on me chargeait d'imiter... Donc, je possédais celle-là comme les autres...

—Que sont devenues ces paperasses?

—Au clou...

—Depuis quand?

—Depuis cinq ans, dans trois malles laissées en garantie.

—A qui?

—Au propriétaire d'un logement que je ne pouvais payer... Brave homme, du reste, le père Chaboisseau...

—Où, ce logement?

—Rue de la Reynie, numéro 17...

—Elles sont là pour une grosse somme, les malles?

—Assez grosse...

—Combien?...

—Cinq cent vingt-cinq francs, sans compter les intérêts...

Jean-Jeudi fit la grimace.

—Bigre! s'écria-t-il, c'est salé!...

—Il faut les avoir... dit Fil-en-Quatre.

—On les aura en payant; sans ça, bernique!...

—Sais-tu où ton propriétaire, ce père Chaboisseau que tu dis si brave homme, a remis les colts en question.

—Oui, au quatrième étage de sa maison, dans une petite chambre qu'il réserve à des parents de province qui viennent quelquefois à Paris...

—On pourrait tenter une visite domiciliaire...

—On se ferait pincer... La chambre touche à son propre logement...

—Depuis cinq ans, les malles sont-elles encore là?...

—Oui... j'ai rencontré Chaboisseau il y a deux mois... Il m'a dit qu'il m'attendait toujours et que les colts n'avaient pas bougé...

—Nous reparlerons de ça plus tard... fit Jean-Jeudi. Laissez-moi réfléchir et combiner un plan... Le principal est d'avoir quelques sous pour agir...

—Eh! s'écria Fil-en-Quatre, ces quelques sous nous les aurons demain soir...

Jean-Jeudi fronça le sourcil.

—Oui, murmura-t-il d'un air sombre, dans l'hôtel aux quatre femmes... ça ne me va guère...

Fil-en-Quatre haussa les épaules et s'écria :

—Faut pas nous raser, tu sais, avec tes venettes sans queue ni tête! T'es tombé une fois sur une particulière qui t'a roulé proprement... C'est-il une raison pour que t'aies la malechance de tomber sur une autre donzelle qui t'en fasse autant?...

Parlons peu, mais parlons bien... Es-tu de l'affaire, oui ou non?

—J'en suis, parbleu! Je ne laisserai point échapper une chance de me remettre à flot, mais je n'y vais pas de bon cœur.

—Sois paisible, ma vieille, on saura maintenant les commères...

—Pour trouver la grenouille, il faudra fouiller partout... dit l'ex-notaire.

—Eh bien! on fouillera...

—Et si les femmes s'éveillent?

—Tant pis pour elles!... répliqua Fil-en-Quatre avec un geste féroce. On les rendormira...

—Pas de sang... pas de sang... balbutia Raoul Brisson. Le baigne, passe encore, mais l'échafaud... brrr...

—C'est bon... On tâchera d'éviter l'Abbaye de Monte-à-regret... Mais, à tout hasard, prenons demain soir de solides couteaux... Jean-Jeudi se chargera du diamant de vitrier et de la boule de poix, c'est une spécialité... Toi, notaire, tu viendras ici chercher des trousseaux de fausses clefs et des rossignols... On peut en avoir besoin... J'aurai soin, moi, de me munir d'une petite monseigneurette... Inutile d'apporter une lanterne... Des allumettes chimiques suffiront... Il y a des bougies partout dans l'hôtel.

V

—Où le rendez-vous? demanda l'ex-notaire.

—A la barrière de Clichy, chez Loupiat, répondit Fil-en-Quatre.

—A la *Canette d'argent*, dans la ruelle des Acacias ? fit Jean-Jeudi.

—Oui, mon vieux...

—Méfions-nous...

De quoi ?

—La police y fait souvent des descentes. Ne nous laissons pas pincer.

—Rien à craindre... Nous n'y resterons que cinq minutes... Simple histoire de se retrouver...

—A quelle heure ? reprit Jean-Jeudi.

—A onze heures...

—Et la visite de politesse à l'hôtel de mistress Dick Thorn ?

—Entre minuit et une heure... c'est l'instant du premier sommeil qui est la plus solide...

Jean-Jeudi se leva.

—A demain donc, dit-il, et bonne nuit...

Fil-en-Quatre serra la main aux deux hommes et les fit sortir, non par le cabaret mais par une petite porte pratiquée dans le couloir et donnant sur le boulevard extérieur.

—Allons, bonsoir... dit Plume d'Oie à Jean-Jeudi. Je vais me coucher...

—Où ça ?

—Dans les carrières de Montmartre... Pas un taudis pour payer le garni...

Jean-Jeudi se fouilla et tira de sa poche une pièce blanche.

—Tiens, fit-il en la donnant au ci devant tabellion, voilà vingt sous... Les carrières de Montmartre, c'est une vraie souricière... Tu t'y ferais ramasser...

—Merci... Je te rendrai ça demain, après l'opération... Je vas me payer un cabinet au *Petit-Château*, rue de Flandres. C'est un endroit tout à fait comme il faut...

Les deux gredins se séparèrent et Jean-Jeudi prit le chemin de la rue des Vinaigriers, où il demeurait.

Tout en longeant le canal Saint-Martin, il réfléchissait à ce que Raoul Brisson venait de lui apprendre relativement au crime du pont de Neuilly.

—Patience ! se disait-il tout bas. J'ai attendu vingt ans sans me lasser, sans désespérer. Le hasard fait aujourd'hui ce que n'avaient pu faire mes recherches. J'en profiterai, mais avec réflexion, avec prudence... Il faut que mon secret me rapporte non seulement la vengeance, mais la fortune ?... Ceci est une affaire à moi seul, et dont, seul je veux profiter... Le ci-devant notaire nous a raconté que parmi ses papiers se trouvait un double de la lettre écrite par lui il y a vingt ans pour attirer le médecin de campagne dans le piège qu'on lui tendait et où il devait périr... Cette pape-rasse m'est nécessaire... Je veux l'avoir, je l'aurai par n'importe quel moyen, et quand je la tiendrai je pourrai agir...

Ce long monologue conduisit Jean-Jeudi jusqu'à sa porte.

Il rentra dans son taudis, se coucha et dormit jusqu'au matin de ce calme sommeil que donne une conscience pure.

Le récit de Fil en Quatre a fait assister nos lecteurs à l'arrivée de mistress Dick Thorn et de sa fille rue de Berlin.

Nous allons à notre tour franchir avec eux le seuil du petit hôtel.

La jolie femme aux cheveux noirs, mère d'une adorable enfant blonde aux yeux bleus, était d'origine franco-italienne.

Le nom de Dick Thorn lui appartenait par suite de son mariage avec un très riche Ecossais établi à Londres.

Cet Ecossais, ayant perdu presque toute sa fortune dans des spéculations imprudentes, n'avait pas eu la force de survivre à sa ruine.

Il était mort de chagrin.

Sa veuve le pleura de façon très sommaire et s'occupa fiévreusement de réunir les débris de la fortune.

Son but unique, son idée fixe, étaient de venir à Paris.

Les événements ne tarderont point à nous apprendre les motifs de son voyage.

La jeune fille, dont on avait nullement exagéré la beauté, était d'une beauté parfaite.

Deux semaines de séjour à l'hôtel rue de Berlin, mistress Dick Thorn ne fut que seule à Paris où elle n'avait que quelques amis, employés presque exclusivement à l'hôtel, confor-

table et richement meublé, à louer dans un quartier élégant de Paris.

L'hôtel de la rue de Berlin réunissant les conditions voulues, elle s'était empressée de s'en assurer la possession en payant à l'avance six mois de loyer, puis elle avait regagné Londres afin d'en ramener sa fille et ses bagages.

Pour des raisons particulières elle ne gardait aucun des domestiques attachés en Angleterre à son service et à celui de feu Dick Thorn.

Le lendemain de son arrivée définitive la belle veuve prit une femme de chambre et une cuisinière, mais ceci n'était que provisoire ; elle se promettait, dans un délai très bref, de monter sa maison sur un certain pied et d'avoir chevaux et voiture, cocher et valet de chambre.

Midi sonnait.

Mistress Dick Thorn, immédiatement après déjeuner, s'était enfermée dans une petite pièce qui lui servait de boudoir et de fumoir, car elle fumait la cigarette comme une Sévillane.

Assise devant un délicieux bureau d'ébène incrusté d'ivoire et de cuivre, elle mettait en ordre divers papiers tirés d'un portefeuille en chagrin noir.

Elle prit ces papiers les uns après les autres pour les ranger dans un des tiroirs du petit meuble. C'étaient son acte de naissance, son acte de mariage, l'acte de naissance de sa fille, l'acte de décès de son mari, son passeport, quelques autres documents à conserver et diverses notes et factures.

Ceci fait, elle ouvrit de nouveau le portefeuille. L'une des poches contenait plusieurs lettres et une large enveloppe scellée de trois cachets armoriés que surmontait la couronne ducal.

La partie supérieure de cette enveloppe avait été tranchée.

Mistress Dick Thorn la laissa dans le portefeuille, mais elle en tira d'autres lettres et les parcourut.

—Allons, dit elle ensuite presque à haute voix, et avec un sourire triomphant, j'ai là plus qu'il ne faut pour que le duc Georges de la Tour-Vaudieu redevenue, quand bon me semblera, mon très docile serviteur et courbe comme autrefois la tête sous mes volontés et sous mes caprices... S'il a tout oublié, tant pis pour lui ! Moi je me souviens ! La belle veuve quitta son siège et se mit à marcher de long en large dans le boudoir avec une agitation fébrile.

—Vous êtes riche, monsieur le duc, poursuivait-elle en souriant d'un mauvais sourire, immensément riche et non moins ingrat ! En vous servant jadis, je travaillais pour moi... Mon dévouement était de l'égoïsme... Je ne vous aimais pas ! J'ai touché une faible part de l'héritage ramassé dans le sang de votre frère et j'ai pris mon parti de votre abandon... Vous n'avez pas entendu parler de moi aussi longtemps que ma fortune a été l'égale de la vôtre, et vous vivez en paix, convaincu sans doute qu'entre nous tout est fini, bien fini, fini pour toujours !

Après un éclat de rire contenu, d'une expression sinistre, mistress Dick Thorn continua :

—Ah ! monsieur le duc, quelle erreur ! Aujourd'hui je suis ruinée !... Il me faut deux fortunes, l'une pour moi, l'autre pour ma fille... J'ai compté sur vous pour les obtenir, et je vous défie, monsieur le duc, de me les refuser ! Telle vous m'avez connue et telle je suis encore, avec vingt ans de plus ! Les années ont glissé sur moi sans paralyser mon énergie, sans amoindrir mon esprit d'intrigue !... Vous me retrouverez toujours la même, car la Claudia Dick Thorn d'aujourd'hui est presque aussi belle que la Claudia Varni de 1837 !

Elle serra dans le portefeuille les lettres qu'elle venait de relire, puis, ouvrant le sac de voyage placé près d'elle, à portée de sa main, elle prit des liasses de billets de banque qu'elle posa sur le bureau d'ébène.

—Tout ce que je possède ! ajouta-t-elle en regardant les précieux chiffons, quatre-vingt mille francs, une mièdre, dont je vais dépenser la plus forte partie pour monter ma maison... Il importe d'agir vite et d'aller droit au but si je ne veux pas me trouver sans ressources... Heureusement mes plans sont faits, avant un mois, il y aura du nouveau.

L'ex-Claudia Varni entassa les billets de banque dans le tiroir où elle avait déjà placé ses papiers de famille.

Elle mit le portefeuille sur les liasses, repoussa le tiroir, ferma le meuble à double tour et réunit la clef à celles qui formaient un petit trousseau dont elle ne se séparait pas.

En ce moment une lourde voiture s'arrêta dans la rue. On entendit retentir le timbre de l'hôtel et, deux minutes plus tard, on frappa doucement à la porte du boudoir.

—Qui est là ? demanda la veuve.

—Moi, mère... répondit une voix fraîche.

—Entre, mignonne...

—Impossible, tu es enfermée.

—C'est juste...

Mistress Dick Thorn se leva pour ouvrir et dit en embrassant Olivia sur le front :

—Qu'y a-t-il, mon enfant ?

—Mère, ce sont les bagages venus par la petite vitesse, et qu'on apporte du chemin de fer.

—Bon... J'y vais.

Et la veuve suivit la jeune fille.

Les bagages en question consistaient en une demi-douzaine de coffres très lourds et en deux longues caisses plates, relativement légères.

Les deux caisses contenaient les portraits en pied, de grandeur naturelle, de Richard O'Donnell Dick Thorn, et de Claudia Varni, sa femme.

Ces toiles portaient la signature de l'un des maîtres de la peinture anglaise et n'avaient pas coûté moins de mille livres sterling quinze années auparavant.

Claudia tenait à ces portraits pour plusieurs raisons. Elle les admirait tous les deux comme œuvres d'art ; elle savait gré au sien de la reproduire dans la fleur de sa verte jeunesse et de son éclatante beauté ; enfin il lui convenait d'étaler à tous les regards l'image imposante de feu son mari, lequel avait été durant sa vie entière un gentleman de la plus haute respectabilité, comme disent nos voisins d'outre-Manche.

Il semblait à la belle veuve que quelque chose de cette respectabilité réjaillissait sur elle...

VI

Un menuisier fut appelé pour ouvrir les caisses, et séance tenante on accrocha les deux portraits dans un petit salon qui précède le boudoir.

Claudia s'habilla ensuite et se fit conduire avec sa fille chez un marchand de chevaux et chez un carrossier de l'avenue des Champs-Élysées.

Elle acheta une paire de doubles poneys irlandais d'une grande distinction et un joli coupé d'un vert sombre rechampi de rouge.

Tout cela, payé comptant, devait être amené chez elle le lendemain.

Le carrossier fournissait un cocher sortant d'une bonne maison et dont il répondait.

La mère et la fille allèrent en voiture de louage faire un tour au bois de Boulogne qu'Olivia ne connaissait pas, et rentrèrent ensuite rue de Berlin pour dîner.

Les deux femmes étaient trop fatiguées ce soir-là pour sortir de nouveau.

Elles se mirent au lit vers dix heures, dans deux chambres voisines, et s'endormirent presque aussitôt d'un profond sommeil.

* * *

Nous prions nos lecteurs de nous accompagner avenue de Clichy, ruelle des Acacias, au cabaret de la *Canette d'argent*.

La *Canette d'argent*, comme le *Petit-Assommoir* de la barrière de la Chapelle, était une de ces tavernes que hante une population dangereuse, toujours en guerre avec la société.

Il y avait foule.

Dans l'après-midi l'ex-notaire était allé chez Fil-en-Quatre chercher le paquet de rossignols dont on devait se servir pour l'expédition projetée.

En même temps il avait emprunté à son collègue quarante sous, remboursables sur les bénéfices futurs et, se sentant le gousset garni, il se prélassait au cabaret longtemps avant l'heure du rendez-vous et absorbait des petits verres d'alcool afin de se donner du ton.

Raoul Brisson, dit Plume-d'Oie, ne brillait point par l'énergie.

En face d'un pupitre, la plume à la main, quand il s'agissait d'imiter des écritures et de contrefaire des signatures, personne n'aurait pu lui damer le pion, mais l'effraction et l'escalade lui causaient une insurmontable terreur.

La seule pensée d'un vol à main armée faisait claquer ses dents.

Jamais gredin ne fut plus incapable d'un acte de témérité.

Bref, il s'était installé dans une des salles du bouge où grouillaient des consommateurs inconnus les uns aux autres, et il s'assimilait de fortes doses de courage sous forme d'eau de-vie frelatée.

Vers dix heures Fil-en-Quatre arriva et s'assit en face de Brisson.

Le nouveau venu, ce soir-là, n'était pas causeur.

Le ci-devant tabellion voulut parler à demi-voix et à mots couverts de l'affaire qui les réunissait. Fil-en-Quatre lui imposa silence et se mit à fumer sans desserrer les dents.

Tout autour d'eux on menait grand tapage.

Quelques-uns des clients, chantaient à tue-tête. D'autres jouaient en buvant et se disputaient avec force clameurs.

A une petite table, cependant, on voyait un homme dont la mine, la tournure et la toilette, annonçaient clairement qu'il ne devait point faire partie des bandits habitués de ce repaire.

Cet homme, un beau garçon d'une quarantaine d'années, à l'œil intelligent, aux traits réguliers, à la figure franche et ouverte entourée d'un collier de barbe brune, portait un costume simple, mais très soigné et presque élégant.

Son pardessus de demi-saison, de couleur foncée, couvrait un veston et un gilet gris fer. Son pantalon large, de même nuance, tombait sur des bottines bien faites.

Un petit chapeau de feutre couvrait à demi sa chevelure épaisse, dont les boucles courtes moutonnaient autour de sa tête.

Tout cet ensemble était sympathique et ne manquait pas de distinction.

Les mains seules, blanches et propres mais légèrement calleuses, trahissaient l'homme qui se livre à des travaux manuels.

Il fumait un cigare, sans toucher au contenu d'une bouteille de vin blanc placée devant lui et escortée de deux verres. Le personnage en question, parfaitement inconnu des clients auxquels il ressemblait si peu, avait été regardé d'un mauvais œil par les consommateurs au moment de son entrée.

On le prenait pour un *mouchard* et déjà l'on songeait à lui chercher querelle ; mais, quand on avait vu M. Loupiat, le maître de l'établissement, aller à sa rencontre, l'embrasser sur les deux joues, lui serrer les mains avec une expression de joie vive et l'installer juste en face du comptoir, les soupçons s'étaient dissipés aussi vite qu'ils étaient venus.

Loupiat avait apporté une bouteille et deux verres sur la table de l'inconnu, sans doute pour trinquer avec lui, mais les exigences de son service le forcèrent à s'occuper d'abord des clients qui le réclamaient à cor et à cri.

Deux garçons en manches de chemise et en tabliers bleus se multipliaient sous les ordres du marchand de vin.

En outre M^{me} Loupiat trônait d'habitude derrière le comptoir d'étain supportant des files de verres de toutes les dimensions, et des pots en grès noir dans lesquels on servait le vin bleu. Elle faisait les comptes et rendait la monnaie.

Une absence momentanée de la femme obligeait le mari à tenir sa place et compliquait notablement le service.

M^{me} Loupiat rentra.

Loupiat, débarrassé du tracas de la comptabilité, vint aussitôt s'asseoir en face du personnage bien vêtu et dit, en lui donnant une nouvelle et chaleureuse poignée de main :

— La bourgeoise est au comptoir... Nous pouvons présentement causer tout à notre aise en buvant une bonne bouteille de vieux chablis, et ça ne fera pas dommage, garçon, car voilà bigrement de temps qu'on ne s'est vu !... Je ne veux pas faire compte des années... Ça me vieillirait trop.

— Bah ! mon brave monsieur Loupiat, nous sommes, grâce à Dieu, solides autant l'un que l'autre, et je suis bien content, je vous le jure, de vous retrouver si gaillard !

— Je te crois !... Et de ton côté tu ne doutes pas de la réciproque !

Le marchand de vin, d'une main que l'émotion

rendait un peu tremblante, remplit les deux verres.

— A ta santé ! dit-il en trinquant...

— A la vôtre, et d'un fameux cœur !

Loupiat reprit :

Alors, mon petit René... Oh ! tu sais, je t'appelle *petit*, c'est une habitude de l'ancien temps... et je te tutoie... Tu ne m'en veux pas de ça ?...

— Par exemple !...

— C'est qu'aujourd'hui tu n'es plus un gamin, sapristi ! Tu es un homme, et un homme fait... A propos, quel âge as-tu ?...

— Quarante ans...

— Tant que ça !... s'écria le propriétaire de la *Canette d'argent* avec stupeur. En es-tu sûr ?...

— Mon Dieu, oui... répondit l'étranger en souriant.

— Fichtre, ça commence à compter !...

— Parbleu !... ça compte même un peu trop...

— Dame ! il me semble toujours te voir il y a vingt-cinq ans, lorsque tu fus embauché chez Paul Leroyer, le mécanicien dont les chantiers étaient à côté de mon établissement, sur le canal Saint-Martin...

— Oui, j'avais quinze ans.

— Et tu n'en paraissais que treize ou quatorze...

Pas plus de barbe au menton que sur ma main !... — Elle a poussé depuis, répliqua celui que nous venons d'entendre nommer René, et même elle grisonnera bientôt... Quand on la regarde de près, on y voit déjà des poils blancs.

— Qu'est ce que tu veux ? reprit Loupiat. Les années, ça vous change un homme... Raconte moi un peu ce que tu es devenu, depuis le temps...

— Vous savez que M. Paul Leroyer était non seulement mon patron, et un bon patron, mais mon père et ma mère, il viella sur moi comme si j'avais été son propre fils... Il me fit apprendre le dessin, l'ajustage et me mit au courant de la mécanique de précision.

— Oui... oui... interrompit Loupiat. Je sais... Ah ! il t'aimait bien... il t'aimait et il t'estimait... Je me souviens lui avoir entendu dire qu'il était fier de toi et tranquille sur ton avenir, attendu que tu étais un ouvrier modèle, plein de cœur, d'intelligence, de courage... enfin qu'il ne te manquait rien de ce qu'il faut pour réussir.

— Pauvre cher homme... murmura René en passant sa main sur ses yeux humides. Ah ! il était bon, celui là... et ils l'ont tué !...

— Il est mort innocent, selon toi ? murmura Loupiat.

— Il est mort martyr !...

Après un silence, René poursuivit :

— La ruine du patron avait précédé sa mort. Quand le couteau de la guillotine eut fait tomber sa tête, tout fut vendu par autorité de justice. Il me fallut chercher un autre atelier... Je fus six mois sans en trouver... L'ouvrage n'allait pas... C'était un moment de crise... Partout on congédiait les anciens ouvriers au lieu d'en embaucher de nouveaux... Vous savez que je n'avais guère d'économies... Je commençais à me serrer le ventre et à voir l'avenir pas du tout couleur de rose, quand j'appris par hasard qu'en Angleterre on demandait des mécaniciens français.

La suite au prochain numéro

Politesse. — La politesse est de se gêner un peu pour faire plaisir aux autres ; d'où il résulte, entre gens polis, un grand avantage pour chacun : si nous sommes douze, je reçois onze politesses en échange d'une, et je me trouve onze fois plus agréablement que si j'étais en société de gens impolis. Egoïstes, qui ne voulez vous gêner pour personne, vous faites un mauvais calcul.

Allez chez **COUTLÉE & CIE**, pour acheter une machine à coudre Raymond, garantie pour 10 ans.

Si vous désirez changer ou acheter pianos ou orgues de première classe garantis pour 6 ans, allez chez **COUTLÉE & CIE**.

Si vous voulez que votre machine à coudre soit légère, envoyez-la chez **COUTLÉE & CIE**, ou toutes espèces de réparations sont faites promptement et à bon marché. N'oubliez pas l'adresse, 80 rue Saint-Laurent, Montréal.

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, 1er novembre

ENGAGEMENT DE L'ACTEUR CÉLÈBRE

DOMINICK MURRAY

Assisté d'une excellente compagnie dramatique

Lundi, Mardi, Mercredi après-midi et soir

ESCAPED FROM SING-SING!

Jeu, Vendredi, Samedi après-midi et soir, pour la première fois à Montréal

FROM PRISON TO PALACE!

Deux belles pièces, pleines de situations pathétiques et saisissantes. Belle mise en scène et décors nouveaux.

ADMISSION 10, 20 et 30 cts



Nous ne saurions trop conseiller aux nouveaux ménages de visiter la maison

L. DENEAU

pour l'achat de leurs services de tables et de chambres, car cette maison offre en ce moment les plus beaux services à des prix exceptionnellement bas.

Nouvelles argenteries et verreries reçues cette semaine à la maison

L. DENEAU

2023, NOTRE-DAME, MONTREAL

LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS THÉS ET CAFÉS

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,

177, rue Saint-Laurent, Montréal

SALON DE MODES

DE
MADAME J. E. VAINC

1931 RUE NOTRE-DAME

Deuxième ouverture de Modes d'Automne à ce magnifique Salon. Le public est cordialement invité à venir visiter le bel assortiment de chapeaux, plumes, fleurs, garnitures de chapeaux de tous genres. Haut goût, exécution prompte de toute commande et satisfaction générale.

Mlle Louise Jolivet, née de New-York, et auteure de la maison N. E. HAMILTON, est spécialement chargée de la chapellerie.

Coupe du plus haut goût et confection supérieure de manteaux, etc. N'oubliez pas de visiter avant de commander ailleurs



CHAUSSURES!

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claque à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite conviendrait à l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON,
808, rue Sainte-Catherine, Montréal

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée dans quelque temps de nos gravures, est le résultat d'un système que nous employons, le perfectionnement aux intéressés. A ce propos, nous sommes heureux de dire que l'administration ne se refuse pas à vendre ces gravures à d'excellentes conditions.